MAISON DE LA CULTURE AMIENS

Relations presse nationale :
MYRA - Rémi Fort et Carole Zacharewicz
myra@myra.fr
+33 1 40 33 79 13

PRODUCTION DÉLÉGUÉE • CRÉATION •

crédit photo : **Christophe Raynaud de Lage**

Le Tambour de soie
un Nô moderne

Mise en scène et chorégraphie
Kaori Ito & Yoshi Oïda

Texte
Jean-Claude Carrière
Inspiré de **Yukio Mishima**

Avec
Kaori Ito
Yoshi Oïda
Makoto Yabuki

Création
Vendredi 23 octobre I 15h
Samedi 24 octobre I 11h
Dimanche 25 octobre I 11h
Lundi 26 octobre I 11h

Semaine d'art en Avignon,
Chapelle des Pénitents blancs

FESTIVAL D'AVIGNON
PROGRAMMATION 2020

Puis en tournée
Théâtre de la Ville - Paris
Maison de la Culture d'Amiens ...

DOSSIER DE PRESSE

DANSE | THÉÂTRE

Le Tambour de soie
un Nô moderne

Mise en scène et chorégraphie
Kaori Ito & Yoshi Oïda

Texte
Jean-Claude Carrière
Inspiré de **Yukio Mishima**
Musique
Makoto Yabuki
Lumières
Arno Veyrat
Costumes
Aurore Thibout
Couleurs textiles
Aurore Thibout & Ysabel de Maisonneuve
Collaboration à la chorégraphie
Gabriel Wong
Collaboration à la mise en scène
Samuel Vittoz

Avec
Kaori Ito
Yoshi Oïda
Makoto Yabuki

Durée : 1h

Lien vidéo
https://vimeo.com/mcamiens/letambourdesoieteaser

Production déléguée Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production

Production Compagnie Himé

Coproduction Festival d'Avignon, Théâtre de la Ville - Paris

Avec le soutien du CENTQUATRE-PARIS

Avec l'aide de la SPEDIDAM

La compagnie Himé est soutenue par le Ministère de la culture – DRAC Île-de-France, par la Région Île-de-France et le Département du Val-de-Marne.
L'Association Himé reçoit le soutien de la Fondation BNP Paribas pour l'ensemble de ses projets.
Kaori Ito est artiste associée à la Mac de Créteil, au CENTQUATRE-PARIS et en compagnonnage artistique avec KLAP Maison pour la danse.

PRODUCTION DÉLÉGUÉE • CRÉATION •

Le Tambour de soie
un Nô moderne

AVANT-PREMIÈRES

Maison de la Culture d'Amiens
les 2 & 3 mars 2020

CRÉATION

Semaine d'art en Avignon, Chapelle des Pénitents blancs
du 23 au 26 octobre 2020

TOURNÉE 2020-2021

Festival La Bâtie, Théâtre du Bordeau, Saint-Genis-Pouilly
les 12 & 13 septembre 2020

Semaine d'art en Avignon, Chapelle des Pénitents blancs
du 23 au 26 octobre 2020

Théâtre de la Ville, Espace Cardin, Paris
du 29 octobre au 1er novembre 2020

Maison de la Culture d'Amiens
les 17 & 18 décembre 2020

Théâtre Ducourneau, Agen
le 26 février 2021

Théâtre Kléber Méleau, Renens (Suisse)
du 21 au 25 avril 2021

DISPONIBLE EN TOURNÉE SUR LA SAISON 2021-2022

Photos et dossier disponibles sur
maisondelaculture-amiens.com
Rubrique Productions / Tournées

Technique
Durée : 1h
7 personnes en tournée
Pré-montage + montage à J-1
Démontage à l'issue de la dernière représentation
Transport décor en camion 14m³

Une légendaire histoire du théâtre Nô, dont s'inspire Jean-Claude Carrière, portée par la rencontre de deux artistes japonais exceptionnels que sont Kaori Ito et Yoshi Oïda.

Inspiré par la pièce de théâtre Nô *Aya no Tsuzumi* 綾鼓 et de son adaptation par Yukio Mishima, *Le Tambourin de soie*, le spectacle conte l'histoire d'un vieil homme qui en nettoyant le plateau d'un théâtre, tombe en admiration devant une danseuse qui répète sur scène son spectacle. Cette femme plus jeune lui semble inaccessible. La jeune femme lui tend un tambour japonais, en lui disant que s'il arrive à le faire sonner, elle sera sienne. Elle se prépare à répéter la danse de la folie, issue du répertoire traditionnel japonais, au son du tambour, mais le vieil homme essaie de le faire sonner sans succès. La surface du tambour est en soie et la mission, impossible, conduit le vieil homme désespéré à une terrible issue. L'homme couvert de sang réapparaît et vient hanter la jeune femme tel un fantôme vivant.

Mêlant subtilement texte parlé et moments dansés au son des percussions de Makoto Yabuki, ce Nô moderne librement inspiré de cette histoire traditionnelle, unit dans un jeu dépouillé, le drame d'un vieil homme désireux de plaire et la culpabilité d'une jeune femme indifférente ou complice. Dans cette atmosphère étrange et fantasmatique où le rêve frôle la manipulation, surgit une beauté épurée, simple mais aussi cruelle, contée sur le ton poétique et subtil qui caractérise le Japon.

Le spectacle est une fable sur la transmission, sur cette rencontre de génération entre un homme âgé qui se sent jeune et une femme dans l'accomplissement de son art qui sent le poids du temps. Mais c'est aussi le reflet d'une relation d'admiration, de filiation et de complicité à l'image de ce duo que forment la chorégraphe Kaori Ito et Yoshi Oïda, légendaire comédien de Peter Brook.

crédit : Christophe Raynaud de Lage

"Je souhaite raconter une histoire dans laquelle on suivrait la genèse du sentiment de culpabilité d'une femme, son développement et la métamorphose nécessaire pour s'en libérer. Le point de départ serait une action vécue comme criminelle par cette femme.

On peut différencier trois formes de crime. Un crime lié à son propre être. La religion a pu considérer le corps de la femme comme source de péché dédouanant ainsi l'homme de sa propre responsabilité par exemple. Un crime est aussi l'action de faire intentionnellement du mal à une autre personne. Il existe une troisième forme de crime, comme la non-assistance à personne en danger.

Une femme par sa beauté va malgré elle séduire un homme et se jouer de lui en faisant croire qu'il peut lui plaire. Elle prend alors conscience de son méfait et développe un terrible sentiment de culpabilité. Comment peut-elle s'en libérer ? Quelle est la responsabilité de cet l'homme ?"

Yoshi Oïda

crédit : Christophe Raynaud de Lage

"J'ai rencontré Yoshi à Paris il y a presque 10 ans. Il m'a fascinée car j'ai trouvé « un japonais complètement libre ». Jusqu'à aujourd'hui, il est toujours mon ami proche et mon maître.
Il a vécu l'avant-guerre, l'après-guerre et maintenant l'iPhone. Il est un grand acteur renommé de Peter Brook et continue de réaliser ses rêves. Nous avons travaillé ensemble pour le projet *Yumé* qui est inspiré d'une histoire de Nô *Matsukazé*.
Aujourd'hui, il a 87 ans et il est très en forme. Il continue d'apprendre beaucoup de choses et j'apprends énormément de lui sur la vie, le travail et le Japon.

Nous avons ce désir commun de créer une pièce à nous deux, d'être sur scène ensemble et peut-être que ce sera notre dernière aventure.

Le projet est inspiré d'une pièce de théâtre Nô. C'est l'histoire d'un vieil homme qui nettoie les jardins d'un palais et qui tombe amoureux d'une princesse. La femme lui fait passer un tambour japonais et lui transmet le message, « Si vous pouvez le faire sonner, je suis à vous ». Il essaie mais il n'y arrive pas car la surface du tambour a été remplacée par de la soie. L'homme se suicide et revient hanter la femme. Nous avons choisi avec Jean-Claude Carrière de nous inspirer d'une version adaptée de cette histoire par Yukio Mishima qui était un grand ami de Yoshi. Dans sa version, la femme dit à la fin « *comme en rêve* : Je l'aurais entendu s'il avait frappé une fois de plus. »*

Ce qui nous intéresse dans cette fable, c'est une histoire de transmission entre une femme qui se sent déjà vieillir et un homme âgé qui se sent encore jeune."

Kaori Ito

* Traduit par Marguerite Yourcenar, *Le Tambourin de soie, Cinq Nô modernes* de Yukio Mishima
© Éditions GALLIMARD

crédit : Christophe Raynaud de Lage

SUR LA GENÈSE DU TAMBOUR DE SOIE

Yoshi : « *pour moi, c'est de la danse* », Kaori : « *tu crois ? Moi je pense que c'est plutôt du théâtre* », tous deux : « *Disons que c'est un Nô d'aujourd'hui* ».

Je connaissais Yoshi Oïda depuis longtemps pour l'avoir vu régulièrement dans les spectacles de Peter Brook. Nous sommes devenus amis à l'époque où j'ai invité Peter Brook et ses comédiens à présenter la pièce *Tierno Bokar*, dans le cadre de Lille 2004, Capitale Européenne de la Culture.

Immense acteur, metteur en scène de talent, Yoshi Oïda est aussi l'incarnation d'une mitoyenneté éveillée entre Japon et Occident, entre deux théâtres, deux cultures, deux façons d'habiter le monde. C'était une évidence et un honneur de pouvoir l'accompagner le moment venu. Dès que j'ai été nommé à la Maison de la Culture d'Amiens, j'ai donc dit à Yoshi que, s'il avait un jour une envie de théâtre, il fallait qu'il m'en parle.

C'est ce qu'il a fait un matin d'hiver 2019 en m'écrivant sur son téléphone « *now I have project* » (Yoshi parle en français mais il écrit le plus souvent en anglais), suivi d'un autre message plus explicite, c'était le mercredi 20 mars 2019,
« *Kaori Ito, me and a Japanese musician want to tell a story from Noh theatre at beginning of 2020. Could you take it?? I am looking for your answer. Thank you* ».

L'idée qu'il travaille avec Kaori Ito était une chance et une seconde évidence. J'appréciais Kaori pour l'avoir rencontrée à plusieurs reprises et vue magnifiquement danser, notamment dans *Plexus* d'Aurélien Bory. Yoshi et Kaori voulaient que ce projet soit un acte de transmission en soi, un dialogue entre générations mais aussi entre le théâtre et la danse. Yoshi voulait aller vite, prétextant de son âge - je dirais plutôt de son impatience - pour ne pas perdre de temps. Je les rencontrais, afin de bien comprendre leurs intentions et d'examiner immédiatement la faisabilité dans le calendrier imparti. Nous tombions d'accord sur ce projet que Yoshi vint expliquer à l'équipe de la Maison de la Culture dès le printemps.

Ce serait donc une pièce inspirée à la fois du Nô original (*Aya no tsuzumi* 綾鼓 *Le Tambour de serge*, ou *de damas*), mais aussi de l'adaptation qu'en a fait Yukio Mishima dans *Le Tambourin de soie*, l'un de ses *Cinq Nô modernes*, texte que nous connaissons en France grâce à la belle traduction de Marguerite Yourcenar. Yoshi parle souvent de Mishima qu'il a bien connu et qu'il considère comme un mentor d'où cette filiation explicite. A partir de cette déclinaison contemporaine, il voulait en transposer l'intrigue en la situant dans un théâtre. Il souhaitait en confier l'adaptation à Jean-Claude Carrière, ami de toujours, qu'il invitait tout naturellement à prendre part à cette entreprise, comme un clin d'œil à l'autre maître, Peter Brook. Le musicien Makoto Yabuki viendrait enrichir le plateau de ses instruments traditionnels. Quant au tambour, le tsuzumi mutique, on découvrait qu'il ressemblait fort… à un sablier.

La Maison de la Culture d'Amiens est un pôle européen de création et de production. Nous choisissons de soutenir et d'accompagner des créations d'artistes en production déléguée, animés par le désir de s'embarquer ensemble dans une aventure. C'est donc une nécessaire connivence et une compréhension réciproque qui président à cet engagement autour d'un projet que nous allons défendre, partager et faire vivre sur d'autres scènes. Pour une maison habitée par son ouverture au monde, par le dialogue entre héritage et nouvelles écritures contemporaines, par l'interpénétration des cultures et des arts, et par des artistes qui explorent notre humanité, *Le Tambour de soie* est, en conséquence, cette troisième évidence. Nous allions rapidement en convenir avec le Festival d'Avignon, le Centquatre-Paris et le Théâtre de la Ville.
Au début de la pièce, le vieil homme enlève du plateau la servante. Il remet à la fin l'accessoire, cette lampe, toujours allumée, qui nous rappelle que, même au plus fort de la crise, la salle est vide mais le théâtre n'est jamais absent.

Laurent Dréano
Directeur de la Maison de la Culture d'Amiens – 2 avril 2020

« Nombre de Français connaissent le *Nô* par ouï-dire ; d'autres pour en avoir lu ou feuilleté quelques-uns en traduction, ou même pour en avoir vu donner un au Japon ou par une troupe de passage. Bien des gens l'entrevoient surtout grâce au bel et fracassant essai de Claudel, qui tout à la fois simplifie et exagère : « Le drame grec, c'est quelque chose qui arrive ; le *Nô*, c'est quelqu'un qui arrive. » En quête de formule mémorable, on pourrait s'en tenir à celle-là.
[...]
Le théâtre grec est une chose et le *Nô* une autre, mais la vieille formule s'applique à tous deux : la terreur et la pitié sont les deux ressorts de la tragédie. »

Marguerite Yourcenar

Dans son avant-propos des Cinq Nô modernes *vYukio Mishima* © Éditions GALLIMARD

crédit : Christophe Raynaud de Lage

Vous avez travaillé ensemble en 2014 pour la pièce *Yumé*. Pour vos retrouvailles artistiques, pourquoi avoir choisi de nouveau une pièce classique du théâtre Nô, *Aya no Tsuzumi,* dont Yukio Mishima a fait une adaptation moderne ?

Yoshi Oïda : Suite à notre collaboration pour Yumé, j'ai eu envie de danser, ce que je n'avais jamais fait. Mon rêve était de danser avec mon contraire. Je suis un vieux monsieur et Kaori une jeune femme. Elle est habituée aux sujets abstraits ; moi, comme je viens du théâtre, je ne peux pas danser si je n'ai pas une histoire à suivre. C'est aussi la première fois, depuis mon arrivée en Europe, que je travaille avec une équipe totalement japonaise. J'ai donc cherché un récit japonais où les personnages seraient un vieux monsieur et une jeune femme... et justement, il y en avait un dans le théâtre traditionnel japonais. Nous n'étions pas forcément attachés au Nô, ni à Yukio Mishima, mais souhaitions seulement nous en inspirer. Nous essayons de sortir de l'image classique du Japon même si le spectacle en garde certains accents. Il est évidemment entouré d'un petit parfum japonais car c'est notre culture, mais c'est surtout un reflet de l'humanité.

Kaori Ito : Le musicien Makoto, Yoshi et moi sommes tous trois dans une position d'« immigrés par choix» en France et nous nous sentons peut-être ainsi plus libres d'interpréter le Japon différemment. Nous avions envie de partager cette sensation et faire ensemble un spectacle qui serait joué par des Japonais partis du Japon, qui ne parle pas seulement du Japon mais plutôt de l'humain dans son universalité.

Yoshi Oïda : La base de notre réflexion était de savoir comment nous pouvions vivre dans le monde du spectacle en tant qu'artistes étrangers.

Kaori Ito : Travailler avec Yoshi me fait revenir au Japon, à la fois dans ma tête et dans mon corps. Dès qu'il fait un mouvement, nous pouvons imaginer le kimono qui accompagne son geste. Moi, je n'ai jamais eu l'habitude de cette gestuelle car je viens du ballet classique. C'est paradoxalement l'Europe qui a facilité mon accès aux cultures japonaises. Les techniques très traditionnelles et codifiées au Japon se « décodent » plus facilement ici en Europe, et cela nous a permis de prendre plus de liberté avec l'histoire. L'idée était de revisiter le Japon sans contrainte.

Le Nô mêle danse, chant, musique et textes poétiques. Il fait énormément appel au corps. Comment avez- vous retranscrit cela dans le spectacle ? Quelle est cette « danse de la folie » que la danseuse répète ?

Kaori Ito : C'est une danse traditionnelle appelée rambyoshi à laquelle j'ai été initiée grâce à un maître de théâtre Nô au Japon. Danse et musique y sont synchronisées et même s'il y a peu de mouvements, c'est très intense. Sur scène, le musicien Makoto Yabuki utilise les instruments traditionnels, les flûtes en bambou Nô-kan du théâtre Nô et Shinobué, mais aussi la flûte quéna d'Amérique du Sud, les tambours japonais taïko et shimé-daïko et le xylophone en bambou také-marimba, qu'il a pour la plupart fabriqués. Le rambyoshi comporte de nombreux silences mais dès que le son du tambour résonne, je dois l'accompagner d'un mouvement.

Yoshi Oïda : Dans la danse rambyoshi, il y a en effet beaucoup de silence. Le silence n'est pas un récit, pas une émotion non plus, juste une situation. Le musicien, le comédien et la danseuse deviennent une seule et même respiration, ils inspirent et expirent ensemble. Pour Kaori, nous pouvons penser que c'est un défi de rester immobile pendant ces longs silences, mais en fait, même sans bouger, elle danse.

Kaori Ito : En ce moment, j'utilise souvent le silence dans mes créations. Je travaille à faire le vide pour laisser entrer l'émotion. Lire Zeami Motokiyo, grand théoricien du théâtre Nô, m'apprend beaucoup sur les mouvements et les postures que je retrouve chez Yoshi. C'est très différent de la gestuelle en danse, le placement du corps n'est pas le même. Avec Yoshi, c'est d'abord le corps qui amène l'émotion, il prend une posture pour ensuite dire le texte.

Yoshi Oïda : C'est toujours le corps qui réagit, puis les mots sortent. Comme dans la vie, l'émotion n'arrive jamais après la parole. Si mon corps a peur, alors j'ai peur et je l'exprime. Le corps pense puis utilise ensuite son cerveau. Nous ne pouvons pas atteindre la vérité du texte en ne le travaillant qu'avec le cérébral.

Kaori Ito : Ce que j'ai appris de Yoshi et que j'essaie d'appliquer dans le spectacle, c'est le rythme de son jeu, quand placer les silences, quand se retirer. Ce concept de tradition japonaise, appelé jo-ha-kyū est à la base du rythme de la vie humaine et des changements de rythmes d'une représentation. Le tempo ou le mouvement commence lentement (jo), puis se développe progressivement (ha) et accélère en intensité jusqu'à son apogée final (kyū). C'est une technique typiquement japonaise...

Yoshi Oïda : ...oui, mais tous les bons comédiens la connaissent. Au théâtre, le rythme est différent, il est soit très rapide, soit très lent, car il n'est pas organique. Dans ce spectacle, nous avons voulu essayer de reproduire un rythme au plus près de l'humain.

C'est aussi un spectacle sur la transmission entre générations. Qu'est-ce que ce spectacle vous a appris l'un de l'autre ?

Yoshi Oïda : Aujourd'hui, je ne pense plus à jouer, chanter, danser mais seulement à être et vivre sur scène. Bien sûr, l'idée au départ était de danser, mais je ne cherche plus à catégoriser ce que je fais. Kaori est comme ma « grande » fille et être ensemble sur le plateau est un très grand bonheur.

Kaori Ito : *Je danse parce que je me méfie des mots* était le premier spectacle réalisé avec mon père et qui parlait de filiation. La relation très chaleureuse que j'ai avec Yoshi prolonge ce lien.Il est un peu comme mon deuxième père. Nous nous voyons souvent, il connaît bien ma vie. Quand je vais chez lui, je me sens chez moi. Être sur scène est aussi une autre manière de passer du temps avec lui... Il est très ouvert et il m'apprend à me projeter. Il a une palette très large et peut parler d'avant-guerre, d'après-guerre et aussi de l'iPad. C'est pour moi une grande richesse d'échanger avec lui et d'accueillir ce qu'il peut me transmettre. J'ai aussi appris de Yoshi que, même sans bien parler la langue, il est possible d'apprivoiser une émotion.

Le fantôme est une figure récurrente de la culture au Japon et la dramaturgie Nô convie souvent les revenants pour hanter les vivants, comme dans ce spectacle.

Kaori Ito : Oui, au Japon, il n'est pas inhabituel de vivre avec les disparus. Dans la dramaturgie du Nô, la pièce commence par l'apparition d'un personnage sous sa forme humaine. Il raconte l'histoire de sa vie et de ses souffrances. Après un épisode comique, le personnage révèle sa véritable nature sous la forme d'un fantôme venant tourmenter les vivants.

Yoshi Oïda : Dans les croyances très anciennes de toutes les cultures et de toutes les religions, la figure du revenant existe, sous de nombreuses formes. Après la mort, il existe une autre vie. La question est de savoir comment aujourd'hui, dans un monde qui ne croit plus aux fantômes, nous pouvons représenter cette figure sur scène.

Kaori Ito : Le fantôme surgit entre la vie et la mort, il est retenu entre deux mondes car il a encore des comptes à régler. Dans le folklore japonais, les fantômes peuvent être drôles ou démoniaques ou bien invisibles. Ce qui est amusant car Yoshi dit d'ailleurs, dans un de ses livres, qu'il a commencé à faire du théâtre pour être invisible. Et moi, je cherche à rendre visible sur scène ce qui est invisible...

Jean-Claude Carrière a écrit le texte du spectacle. Comment s'est effectué le travail d'adaptation de cette histoire traditionnelle modernisée par Yukio Mishima ?

Yoshi Oïda : Jean-Claude Carrière s'est inspiré de la pièce de Nô qu'avait adaptée Mishima (avec qui j'étais très ami) pour créer le texte du spectacle. Il est venu aux répétitions et nous avons, ensemble, opéré des changements. Nous nous connaissons depuis quarante-cinq ans et avons souvent travaillé l'un avec l'autre. Il a traduit et adapté des mises en scène de Peter Brook comme *La Conférence des oiseaux*, *Le Mahābhārata* et *La Tempête* que j'ai jouées au Festival d'Avignon en 1979, 1985 et 1991.

Kaori Ito : Se voir pour construire ce spectacle me permet aussi d'être le témoin de la réunion de deux grands noms du spectacle vivant. Participer aujourd'hui au Festival d'Avignon trente ans après leur dernière venue en 1991 est remarquable. Yoshi a 87 ans et Jean-Claude presque 89. Il était urgent de réaliser ce projet. Ce sera peut-être le dernier spectacle dans lequel Yoshi danse, même si c'est aussi le premier où il danse!

Entretien réalisé par Malika Baaziz le 7 janvier 2020

Il y a plus de quarante ans que j'étudie la place de la musique dans le théâtre. Je me suis intéressé à la sonorité des instruments traditionnels du théâtre Kabuki, Bunraku, Nô et j'ai pratiqué ces instruments aussi. J'ai découvert l'impact du son propre à chacun de ces instruments et leur existence théâtrale avant même de structurer ces sons en musique mélodique. Après ça, j'ai commencé à créer de nouveaux instruments pour les spectacles de théâtre et de danse contemporains, en cherchant à rendre la force et l'existence du son dans la musique.
Il y a plus de 37 ans que l'on se connait avec Yoshi, et cette fois-ci, il m'a demandé de composer et de jouer la musique du *Tambour de soie*. Sur scène, j'utilise des instruments traditionnels, les flûtes en bambou Nô-Kan du théâtre Nô et Shinobué, les tambours japonais Taiko et Shimé-Daiko, mais aussi la flûte Quéna d'Amérique du sud et les xylophones en bambou Také-Marimba. J'ai fabriqué la plupart de ces instruments.
Au début des répétitions, j'ai composé une mélodie, inspirée par le sentiment de ce vieil homme, sur l'instrument Také-Marimba qui est l'instrument principal du Bamboo Orchestra, le groupe que j'ai créé. Mais finalement dans ce spectacle de Nô moderne, j'ai trouvé que les sons bruts des tambours et des flûtes en bambou avaient plus d'existence, contrastaient davantage avec la chorégraphie de Kaori et étaient plus intéressants pour traduire ce que vivait ce vieil homme.
Le rôle de la musique et du son dans le spectacle ne vient pas seulement accompagner le mouvement de la danseuse ou intensifier le texte et le geste de l'acteur. Dans le spectacle, il y a un moment très symbolique, que l'on retrouve dans le théâtre Nô. Il s'agit d'un passage « de son et de silence » où Kaori danse le *Rambyoshi*, la danse de la folie, à la fin de l'histoire. Un moment très fort avec le son du tambour et ma voix de musicien qui suivent les gestes et les arrêts de la danseuse.
Le spectacle, dans la tradition du théâtre Nô, est aussi une cérémonie pour calmer l'esprit tourmenté. On peut dire que *Le Tambour de soie* est une création de Nô moderne qui a gardé ce même esprit.

Makoto Yabuki

crédit : Christophe Raynaud de Lage

Je pense que l'image fait sens, nous donne une direction (un sens) et une sensation (un sens), et mon travail depuis toujours va dans cette direction de manière instinctive et plus assumée maintenant. Le théâtre ajoute à l'image la question de la temporalité de l'image. J'étudie donc ces trois axes, pour voir comment ils se composent et s'entremêlent que ce soit au théâtre, à l'opéra ou pour de la danse. Trouver les équilibres entre ces trois notions donne un rythme à l'image, crée un chemin, qui même s'il lui est propre, sera indissociable du spectacle pour lequel il a été créé.

Dans cette nouvelle création se pose la question du Japon pour un Occidental. Mon interprétation du vide, des fantômes, du rythme, est de fait décalée de leur patrimoine commun. Travailler avec Kaori m'a amené à m'interroger sur l'idée du vide. Mais en lumière parler du vide ce pourrait être quoi ? Le noir, belle idée occidentale pour laquelle j'adhère a priori. Cependant le vide de l'espace est aussi le non-traitement, la non-attention, la neutralité créant un vide.

Je pars de ce postulat pour penser la lumière. L'espace ne sera donc pas dissimulé par le noir et les rideaux. Pour autant toute chose mise en valeur par la lumière, prendra sens, mais avec une autre délicatesse plus discrète, moins imposée.

Arno Veyrat

crédit : Christophe Raynaud de Lage

Créatrice de mode et textile, plasticienne, Aurore Thibout développe un travail sensible sur le textile, le vêtement et l'espace. Naviguant entre les disciplines, de la mode aux arts vivants, elle collabore régulièrement avec des artistes chorégraphiques et notamment Kaori Ito. Ses vêtements pensés pour le mouvement étendent les gestes, transforment les corps qui les habitent. Ses couleurs vivantes, organiques, fusent, parcourent les étoffes et se déploient telles des ombres et lumières entre apparition et disparition.
Pour cette nouvelle collaboration, elle répond à une dualité des matières entre préciosité, luxe de la scène et quotidien de l'envers du spectacle.
Un ballet de couleurs exprimant le souffle du printemps, les passions et la jeunesse sensuelle qui peut être cruelle.
Un travail de recherche qui revisite les savoir-faire d'exception autour de la teinte et des motifs, avec la complicité de l'artiste coloriste Ysabel de Maisonneuve.

Aurore Thibout

crédit : Christophe Raynaud de Lage

Kaori Ito

Née au Japon, Kaori Ito étudie le ballet classique dès l'âge de 5 ans. À 20 ans, elle part à New York pour intégrer la section danse de l'Université Purchase. De retour à Tokyo, elle obtient un diplôme de sociologie et décroche une bourse pour retourner à New York dans le cadre du programme d'études internationales pour les artistes du gouvernement japonais. Elle étudie à l'Alvin Ailey Dance Theater.
Kaori Ito a été interprète pour Philippe Decouflé, Angelin Preljocaj, Alain Platel, Sidi Larbi Cherkaoui et James Thierrée avant de se lancer elle-même dans l'aventure chorégraphique dans le cadre de collaborations, avec Aurélien Bory, Olivier Martin-Salvan, ou pour sa propre compagnie. Artiste polymorphe, elle réalise également des vidéos, des peintures et collabore régulièrement au théâtre et au cinéma (avec Édouard Baer, Denis Podalydès ou Alejandro Jodorowsky).
Entre 2008 et 2010, elle crée son premier spectacle *Noctiluque*, puis *Solos* et *Island of no memories*. En 2013, Les Ballets C de la B produisent sa création *Asobi* et en 2016, elle crée *Puedo Flotar ?* dans le cadre d'une commande du BANCH - Ballet national du Chili.
Entre 2015 et 2018, elle développe une trilogie autobiographique *Je danse parce que je me méfie des mots* (duo avec son père – 2015), *Embrase-Moi* (performance avec son compagnon - 2017) et *Robot, l'amour éternel* (en solo – 2018). Elle reçoit le prix Nouveau talent chorégraphie de la SACD et est nommée Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.
Kaori apparaît également dans *Poesía sin fin* d'Alejandro Jodorowsky, sorti pour la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2016, et dans *Ouvert la nuit* d'Édouard Baer. Pour Japonismes 2018, elle crée *Is it worth to save us ?* avec l'acteur japonais Miraï Moriyama.

Yoshi Oïda

Yoshi Oïda est un acteur, metteur en scène et écrivain japonais, né en 1933 à Kōbe. Oïda a une maîtrise en philosophie de l'Université de Keio. Il se fait d'abord connaître au Japon en 1953 : télévision, cinéma et théâtre contemporain. Il collabore avec Yukio Mishima.

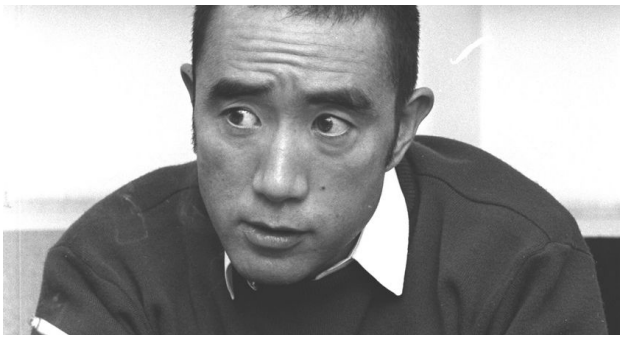
Invité en France par Jean-Louis Barrault en 1968, il y travaille avec Peter Brook. En 1970, il entre au Centre international de recherche théâtrale (CIRT) fondé par Peter Brook. Il participe ensuite à ses plus célèbres spectacles au Théâtre des Bouffes du Nord : *Les Iks* d'après Colin Turnbull, *La Conférence des oiseaux* d'après Farid Al-Din Attar, *Le Mahabharata* (épopée hindoue), *La Tempête* d'après Shakespeare, *L'homme qui* d'après Oliver Sacks.
Il joue aussi au cinéma pour Peter Greenaway (*The Pillow Book*) et écrit sur le théâtre trois ouvrages théoriques, traduits en plusieurs langues : *L'Acteur flottant, L'Acteur invisible* et *L'Acteur rusé*.
À partir de 1975, parallèlement à son métier de comédien, Yoshi Oïda met aussi en scène du théâtre, des opéras et de la danse (*Fin de partie* de Samuel Beckett, *Les Bonnes* de Jean Genet, *Nabucco* de Verdi, *Don Giovanni* de Mozart, *War Requiem* de Benjamin Britten, *La Frontière* de Philippe Manoury, etc).

Jean-Claude Carrière

Né dans une famille de viticulteurs, Jean-Claude Carrière est un élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud. Après une licence de Lettres et une maîtrise d'Histoire, il abandonne rapidement sa vocation d'historien pour le dessin et l'écriture.

Il publie en 1957 son premier roman, *Lézard*, et rencontre Pierre Étaix chez Jacques Tati avec qui il cosigne des courts et des longs métrages.
Jean-Claude Carrière a très souvent travaillé sur des adaptations littéraires, tant pour le théâtre que le cinéma ou la télévision, rencontrant très fréquemment un succès critique et public. Il travaille en particulier aux côtés d'André Barsacq, Luis Buñuel et Peter Brook. Il écrit en 1992 *La Controverse de Valladolid*, roman qui sera par la suite adapté au théâtre et à la télévision.

Jean-Claude Carrière a notamment écrit les scénarios des films *Le Tambour* (1979) ou encore *Un papillon sur l'épaule* (1978).
Il reçoit en 1983 le César du meilleur scénario original pour *Le Retour de Martin Guerre* réalisé par Daniel Vigne et en 1991 le Molière de la meilleure adaptation pour *La Tempête* mis en scène par Peter Brook. Il travaille aussi régulièrement avec le réalisateur tchèque Miloš Forman.
Il a reçu de nombreux prix dont un Oscar d'honneur aux Governors Awards en 2015.



Yukio Mishima

Yukio Mishima, nom de plume de Kimitake Hiraoka, est l'un des plus grands écrivains du Japon contemporain. Né le 14 janvier 1925. Il fréquente le groupe de la revue *Littérature Moderne* mais ne se sent pas en phase avec le Japon d'après-guerre. En 1946, il commence son premier roman *Tōzoku* qu'il publie en 1948. Il est suivi de *Confession d'un masque*, une œuvre autobiographique sur un jeune garçon devant cacher ses désirs homosexuels. Ce dernier rend célèbre Mishima qui n'a alors que 24 ans.
Il commence alors une brillante et prolifique carrière d'auteur. Il écrit des romans mais aussi des récits populaires, des pièces de théâtre kabuki ainsi que des recueils de nouvelles et des essais littéraires. Il est connu en théâtre également pour ses cinq Nô modernes traduits en français par Marguerite Yourcenar.

Il obtient une renommée internationale et voyage beaucoup. Il est pressenti trois fois pour le prix Nobel de littérature. Celui-ci revient à son ami Yasunari Kawabata qui l'avait introduit dans les cercles littéraires de Tokyo.
Il rédige de 1965 jusqu'à sa mort en 1970, l'œuvre qu'il considéra comme la plus importante, un cycle de quatre romans intitulé *La Mer de la fertilité (Neige de printemps, Chevaux échappés, Le Temple de l'aube, L'Ange en décomposition*). Il se suicide par seppuku le 25 novembre 1970.

Makoto Yabuki

Makoto Yabuki est né en 1951 à Koromo-Shi Aichi ken au Japon. Après des études d'architecture à l'université des Arts de Musashino à Tokyo, il rejoint la compagnie de Théâtre Kokushoku Tent (Théâtre de la Tente Noire), où durant une période de dix ans, il occupera toutes les fonctions au sein de la troupe, de la direction d'acteurs aux arrangements musicaux.

Dans ce même temps il étudiera les musiques traditionnelles d'Asie, et sera initié à la pratique de certains instruments traditionnels japonais tels que le Shamisen, le Shinobue, le Shakuhachi. En 1984, il participe au Festival d'Edimburgh pour la création d'une pièce de Yukio Mishima, produite par une compagnie française. Il travaille pour le Yokohama Boat Theater, créant de nouveaux instruments et composant pour chacun de leur spectacle, crée sa première comédie musicale *Tatsu no Ko Taro* à Tokyo en 1990, et participe au Festival International de Théâtre à New York en 1991. En 1993, il crée le Bamboo Orchestra à Tokyo composée de douze musiciens, des percussionnistes et des flûtistes issus de la tradition japonaise. En 1994, il débute sa résidence artistique à la Friche la Belle de Mai, où il reconstruit un instrumentarium en bambou, en collaboration avec des musiciens percussionnistes de la région, et crée le Bamboo Orchestra de Marseille. Il fait des concerts dans le monde entier, compose des nouvelles créations et anime de nombreux ateliers dans la région de Marseille où il s'est installé depuis 1993.

Arno Veyrat

Arno Veyrat est un artiste autodidacte. Il démarre au premier échelon en technique du spectacle. Passionné des belles choses, il a développé au cours de sa carrière un univers visuel graphique sensible et poétique, à la croisée des chemins de la scénographie, la lumière, la projection d'images et la vidéo.

Il a signé les lumières de très nombreux spectacles avec des artistes de tous horizons, en danse théâtre, opéra, musique, par goût de l'éclectisme des arts de la scène. Collaborateur d'Aurélien Bory depuis l'origine de la cie 111, il a créé les lumières de tous ses spectacles. Il développe aussi avec Kaori Ito un travail sur plusieurs de ses spectacles. Au théâtre, il travaille avec Bruno Abraham-Kremer sur de nombreuses créations et prochainement avec Olivier Martin-Salvan.

Il crée en son nom des installations plastiques, où les phénomènes physiques et poétiques sont sources d'inspiration.

crédit : Christophe Raynaud de Lage

Aurore Thibout

Sur le fil entre art et mode, Aurore Thibout, créatrice de mode et plasticienne vivant à Paris, capture le passage du temps et la mémoire à travers l'objet et le vêtement. Issue des Ecoles d'Art Appliqués Duperré et de l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs, elle navigue entre ses collections artisanales et la création de costumes pour les arts vivants. Elle crée des pièces exclusives et transversales habitées par la danse, la musique, rencontrant la peinture, la sculpture et l'artisanat.

Elle intervient dans le milieu de la marionnette, le cirque, signe les costumes pour l'Opéra Bastille avec la metteure en scène Julie Bérès, collabore avec la danseuse et chorégraphe Kaori Ito, la performeuse Violaine Lochu, l'acrobate Vasil Tasevski, le peintre Makoto Ofune et le danseur Kaiji Moriyama, ou encore l'artiste plasticienne Mai Miyake.

Avec la mémoire et l'empreinte pour ligne directrice, son processus de création démarre par l'approche de la matière, le recyclage et le détournement. De ses partenariats avec des artisans au savoir-faire séculaires entre France et Asie naît un laboratoire de voyage qui façonne ses collections aux teintures et couleurs naturelles.

Elle reçoit le Prix de la Ville et du Public au Festival d'Hyères en 2006, le Grand Prix de la Création de la Ville de Paris en 2013, et est lauréate de la Villa Kujoyama à Kyoto en 2015. Elle diffuse et expose ses éditions limitées et pièces uniques au sein de galeries, boutiques haut de gamme et musées.

Gabriel Wong

Gabriel Wong commence sa formation en 1996 à l'Institut des Arts de Malaisie, où il sort major en design graphique et en photographie. En 1998, il entre ensuite à l'Académie des arts vivants d'Hong Kong où il obtient un diplôme en danse moderne et le premier prix en chorégraphie. Il se perfectionne en 1999 au Centre Laban de Londres en interprétation. Il s'installe par la suite en Allemagne où il commence sa carrière en tant qu'interprète mais également chorégraphe.

Il collabore sur les créations des chorégraphes Nor Dar, Barak Marshall (Israël), Fin Walker, Stuart Hopps, Liz Aggiss and Billy Cowie (UK), Kei Takei (Japon), Lin Huai Min (Taïwan), Rosalind Newman (Hong Kong), Jochen Heckmann, Carlos Matos, Brigitte Relitzki, Henrik Kaaluand, Fernanda Guimaraes, Carlos Cortizo, Jean Ranshaw, Mark Sieczkarek, Karel Vaněk and Eric Trottier (Allemagne), Martin Dvorak (République tchèque).

Il rencontre Kaori Ito lors d'un stage professionnel, s'en suit une riche collaboration. Elle le convie depuis lors sur ses créations en tant que collaborateur à la chorégraphie sur les spectacles Asobi avec Les Ballets C de la B, *Religieuse à la fraise* créé dans le cadre du Sujet à vif au Festival d'Avignon, *Je danse parce que je me méfie des mots, Robot, Embrase-moi* et *Is it worth to save us ?*

Il signe une quinzaine de créations qui sont présentées en Allemagne au Théâtre de Basse-Saxe à Hildesheim, à la Brotfabrik Bühne de Bonn, à Mannheim, au 638 kilo Tanz Festival d'Essen, mais aussi en Europe. En parallèle, il enseigne et donne des workshops en danse moderne et contemporaine et propose des ateliers de coaching pour les chorégraphes et les danseurs en Allemagne, à Hong Kong, à Philadelphie, en Angleterre, en République tchèque, en Lituanie et en Pologne.

Samuel Vittoz

Après un baccalauréat littéraire au lycée Louis-le-Grand en 2001, il se forme pendant 2 ans au conservatoire du 5ème arrondissement de Paris. Admis au concours du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, il travaille avec Dominique Valadié, Andrzej Seweryn, Muriel Mayette, Alain Françon, Philippe Adrien, Caroline Marcadé et Árpád Schilling et obtient son diplôme en 2006.

Il joue dans *Le Mental de l'équipe* de Frédéric Bélier-Garcia et d'Emmanuel Bourdieu, mis en scène par Denis Podalydès au Théâtre du Rond-Point, il joue aussi dans *Car ceci est mon vin* de Julien Guyomard et dans *Dissident il va sans dire* de Michel Vinaver mis en scène par Gervais Gaudreault.

En 2008, il rencontre Yoshi Oïda et danse dans l'opéra *Il mondo de la luna* de Haydn. Depuis, il l'assiste à la mise en scène de *Don Giovanni* de Mozart en 2010, *La Nuit de Gutenberg* de P. Manoury en 2011, *Terre et Cendres* de J. Combier, *Pilgrimm's progress* de V. Williams en 2012, *Yumé* de Kazuko Narita en 2014 et *Les Pêcheurs de perles* de G. Bizet en 2015, *War Requiem* de Britten en 2018. Il assure seul la reprise des *Pêcheurs de Perles* à Oman en 2017 et *Le chant de la Terre* de Mahler à Sao Paolo en 2018.

Entre 2008 et 2013, il met en scène *Réception* et *Souvenirs assassins* de Serge Valletti et *Le Conte d'hiver* de W. Shakespeare à Villeréal, travaille comme dramaturge avec Jeanne Candel pour le spectacle *Robert Plankett* et co-met en scène *Naissance* de Julien Guyomard avec l'auteur.
En 2019, il assiste Mathurin Bolze sur la création des Hauts Plateaux comme dramaturge.
En 2009, il créé Un Festival à Villeréal et assure depuis la co-direction artistique de cet événement.

crédit : Christophe Raynaud de Lage

crédit : Christophe Raynaud de Lage

crédit : Christophe Raynaud de Lage

Relations presse nationale
MYRA - Rémi Fort et Carole Zacharewicz
myra@myra.fr
+33 1 40 33 79 13

Relations presse régionale
Thomas Germier
t.germier@mca-amiens.com
+33 3 64 26 81 41

MAISON DE LA CULTURE AMIENS
Pôle européen de création et de production

2, place Léon Gontier, Amiens
Tél. 03 22 97 79 77
www.maisondelaculture-amiens.com